

1949

Un anniversaire mondial

ANDRÉ GIDE

par JACQUES-HENRY BORNECQUE

DE par l'état civil André Gide va avoir quatre-vingts ans. Il n'est aucun esprit sensible et cultivé que cette nouvelle ne touche ; n'étonne aussi, à la réflexion... Quatre-vingts ans ! Ces chiffres sonnent étrangement avec un homme auquel s'associait toujours l'idée de jeunesse, de jeunesse cherchée, de jeunesse vaine, de jeunesse conquise.

Mais peut-être, en y songeant davantage, est-ce justement parce que cette vieillesse triomphante apparaît comme un défi qu'elle a pour nous un prix si émouvant. Les quatre-vingts ans d'un André Gide, ce ne sont pas tout à fait ceux d'un Voltaire ou d'un Anatole France, d'êtres sociaux pour qui le chef-d'œuvre de l'écrivain fut de durer, et en qui l'on fête le patriarche plus que l'homme. S'il ne s'agissait en M. Gide que du prix Nobel, de l'auteur aux méthodiques œuvres complètes et dont on se dispute les éditions de luxe, de l'écrivain chargé et même clairement excédé de gloire viagère, de la future proie des élèves, des étudiants et des thèses, nous avouons quant à nous que cela nous toucherait surtout par politesse.

S'agit-il au contraire du Gide de notre fervent, symbole d'évasion sublimée et de découverte toujours recommencée : si nous évouons soudain à ce nom le démon et l'enchantement de tant de jeunesse, le « René » protestant sauve par les brises du Sud, le romantique lucide qui, découvrait de nouvelles combinaisons de bonheurs, voulait dans les *Nourritures terrestres* faire de sa délivrance un évangile que d'autres recréeraient pour le transmettre à d'autres ; si nous pensons au vrai « classique » à qui aucun problème de l'homme ne fut étranger, et qui toute sa vie a voulu concilier l'instinct avec la plus haute harmonie intérieure, alors, oui, ce nous est une occasion de nous réjouir et de nous étonner de cette suprême réussite.

Car les quatre-vingts ans d'André Gide apparaissent d'abord comme une victoire de la fantaisie sur l'hygiène conformiste et ses conseils mesquins. Ne veut dépenser pas inutilement, dit la sagesse des nations. Pas d'excès ! Dormez régulièrement ! Ne fumez surtout pas trop ! Or M. Gide dort

peu et mal. Il fume sans cesse (jadis c'était des Xanthia ; aujourd'hui des cigarettes américaines). Et Dieu sait si jamais il ménage son corps, son esprit, son cœur, ou son angoisse... Une vie extraordinaire, en vérité extraordinairement pleine et riche dans l'espace et les idées ; une existence servie au reste par l'époque et à laquelle, pour être complète, il n'a manqué ni les déchirements, ni la générosité sociale, ni d'avoir été déçu par l'homme, ni même, hélas ! de le montrer. Une vie secrète aussi, et dont bien peu de gens, malgré le « Journal » tenu depuis soixante ans, connaissent véritablement beaucoup, et perçoivent la totalité, pas même peut-être celui qui la vécut... Car de cet être qui avait pris pour devise : « Les extrêmes me touchent » l'on pourrait souvent dire sans paradoxe ce que I. Sandeau, je crois, disait d'Alfred de Vigny (avec lequel Gide possède plus d'un trait commun) : « Personne n'a vécu entièrement dans sa familiarité, pas même lui... »

Tout le monde connaît peu ou prou la personnalité d'André Gide, les uns par les *Nourritures terrestres*, les autres pour avoir envié ou maudit l'« acte gratuit » de Lafcadio, beaucoup pour avoir lu, voire dans des collections populaires, la *Porte étroite*, l'*Immoraliste*, ou l'*École des femmes*. D'autres ont vu au cinéma la belle Michèle Morgan dans la *Symphonie pastorale* (en attendant que soient bientôt adaptées à l'écran les *Caves du Vatican*). D'autres encore ont connu André Gide par un certain aspect que l'on nomme vulgairement

« politique », et qui serait plutôt métaphysique : je veux dire quand, après avoir cru trouver dans l'U.R.S.S. le paradis du nouvel homme, l'auteur d'*Un esprit* non prévenu s'en détacha. D'autres enfin s'initient tardivement à Gide par le truchement de ses entretiens radiophoniques.

Mais la personne véritable d'André Gide ? Est-ce un égoïste généreux ? Un bienfaiteur pervers, comme le disent ses ennemis ? Un cynique tendre ? Est-il bon ? Est-il méchant ? Tout cela ensemble, et il faudrait voir qu'on l'en empêchât ! C'est un incroyant ; ce n'est pas un impie. C'est tout ensemble un travailleur prodigue de son temps jusqu'au non-sens, un dilettante jaloux de ses minutes jusqu'à la cruauté, le plus bienveillant et le plus rebelle des guides. Il ne pense pas grand bien du progrès, et pourtant — s'en souvient-on ? — c'est grâce à lui, à ses interventions incessantes et répétées, qu'a cessé en Afrique le scandale des grandes compagnies et que s'est adouci des lors le travail forcé des noirs. Bien des écrivains, pharisaïquement charitables en paroles, mais uniquement soucieux des bénéfices de leur œuvre et de leur tranquillité, ne pourraient en dire autant ! Au vrai, c'est une nature d'une extrême complexité, mais qui se refuse, au contraire d'Ugolin, à sacrifier inutilement aucune de ses tentances sous prétexte de leur conserver un père. S'il paraît parfois incliné à comprendre, indulgent dans sa subtilité, rigoureux sur ses points d'honneur, souvent ce que l'on prend chez lui pour cynisme n'est qu'oscillation de sincé-

Nouvelle 49

rité, car Gide, même vomissant le protestantisme, demeure dans le sang protestant pour toujours. Cette sincérité envers soi-même et les autres fait sa force et son tourment : son esprit est une jungle où se combattent des idées et des personnages nés presque ensemble, mais dont il n'a pu se délivrer qu'alternativement et pour sauvegarder son équilibre.

Si l'artiste est sévère pour soi-même, l'homme, sous son apparence ironiquement détachée, fut enthousiasme, curiosité insatiable, ouverture passionnée à toutes les formes de la vie : animaux (jamais l'on n'a écrit, je crois, de pages plus émouvantes sur l'âme des bêtes que celles de Gide sur son petit singe Dindiki) ; plantes (Gide herborise avec ravissement, comme Goethe) ; sons (c'est peut-être au piano seul qu'il se livre, tout en s'en défendant naturellement...), langues et couleurs. La personne humaine, s'il lui garde une place prééminente dans son intérêt, ne le détourne pas de s'intéresser au reste, et le reste est appelé à faire comprendre la créature. L'importance de Gide vient en somme de ce qu'il est un homme chez qui l'âme et le corps, avec leur lumière et leur ombre, leur ciel et leur enfer, ont une valeur exacerbée. Pourquoi les quatre-vingts ans d'André Gide nous rappellent-ils avec tant de force son prix et notre désir de le garder longtemps ? Parce qu'il n'a déchiré des conventions toujours renaisantes que pour mieux éclairer la vie. Parce que son courage, sa rébellion, ont fait de lui un initiateur et un libérateur. Parce

qu'il est un homme et un symbole, comme il nous faudrait sans doute attendre des générations pour en avoir un exemplaire, et peut-être, dans l'état de l'Europe, comme nous courons risque de n'en jamais avoir.

André Gide : quatre-vingts ans ? On hésite. Le visage est toujours jeune, à peine plus tiré et plus soucieux. L'homme est toujours divisé : l'instant d'avant, l'œil vil, la parole mordante ou chaude l'âme nostalgique, il a trente ans : l'instant d'après, l'œil devant un vitreux marbre, il ressemble à quelque hôte de la jungle, à quelque tigre royal surpris par le magnésium, et rejoint ainsi le Gide éternel de l'évasion : un instant encre et glacé dans une espèce de scepticisme morose, d'égoïsme buté, il a cent ans. Alors, par un certain détachement presque inhumain, celui qui se plaisait à nous répéter : « Abandonnez-vous donc davantage à la vie » n'apparaît plus que comme le spectateur du resto de sa vie. « Et pourquoi, dirait-il, n'aurais-je pas le droit d'être enfin seul avec moi-même ? Ce que vous nommez cruauté, c'est ma sauvegarde. La crainte de peiner est, une des formes de la lâcheté, et j'ai besoin de me recueillir. » Ainsi Goethe — illustre modèle — avait-il fini par se retrancher des admirations et se refusait-il aux conseils. Ainsi celui qui dans un élan admirable disait une fois à l'auteur de ces lignes : « Ne seriez-vous pas heureux de mourir pour permettre à d'autres de jouir à leur tour de tout ce printemps, de toute cette vie que vous aimez » ; celui-là est soudain le même dont j'entends encore, l'autre jour, la sèche et spéculaire injonction : « Que l'on parle, que l'on fasse comme si je n'étais déjà plus de ce monde. »

Mais non, Gide ! Vous êtes de ce monde. Et l'on doit vous dire à peu près ce que vous disiez aux étudiants de Bayreuth : « Pour que ce monde, pour que l'harmonie et la foi dans l'Esprit que vous représentez rimant encore à quelque chose, il ne tient pas seulement à vous, mais il tient toujours beaucoup à vous. Votre recueillement, si vous nous en parlez, sera encore notre lumière. Car, vous le savez bien, c'est en naissant que vous êtes vieux. Et c'est maintenant que vous êtes jeunes. »